

SANS MÈRE

par Maurice DELCROIX (Université d'Anvers)

Difficile de comparer Marguerite Yourcenar et Hector Malot. A-t-elle seulement, dans son enfance, ouvert *Sans famille*, ce best-seller de la littérature attendrissante héritée de Dickens, histoire d'enfant pauvre pour enfants nantis¹ ? Elle-même, orpheline de mère dès la naissance, aura bénéficié jusqu'à vingt-six ans du compagnonnage d'un vagabond aristocratique, son père, « à peine un père », dira-t-elle à Matthieu Galey, « homme infiniment libre » qu'elle a « pleuré mort », mais qu'elle avoue avoir, « pendant près de trente ans [...] presque oublié »². Enfance dorée, au demeurant – en dépit de ce père ruineux –, et dont les privilèges se prolongent bien au-delà de l'enfance, l'héritage maternel permettant de vivre libre jusqu'à la trente-sixième année. Mais libre particulièrement de toute famille, les maîtresses du père et le demi-frère aîné ne se prêtant guère à lui en fournir. Ce sera par l'écriture que, sur le tard, elle recomposera la saga familiale, dans les trois volumes du *Labyrinthe du monde : Souvenirs pieux, Archives du Nord, Quoi ? L'Éternité*. 1974, 1977 ; 1988 – le dernier inachevé.

Dans ces retrouvailles pour moitié posthumes, la mère a sa place, froidement désignée, comme la plupart des familiers, par son prénom : Fernande. Dès le premier chapitre, celui de l'accouchement, sa disparition entraîne la dénégation partout citée :

Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente. (*SP*, p. 744)

¹ Au contraire de Sartre, – me dit Fr. Bonali – qui emportait *Sans famille* dans son lit-cage (*Les Mots*, éd. Folio, p. 43). Aucune trace en tout cas dans les listes de « livres lus entre la sixième et la douzième année » ou « avant la douzième année », a fortiori dans les lectures postérieures (*S II*, p. 217-226). « Je n'eus jamais de livres d'enfants » (*QE*, p. 1346). De Dickens, au contraire : « [...] j'aime beaucoup Dickens [...]. Il y a dans son goût de la pauvreté, de la misère de Londres, bien des choses qui correspondent à mon sentiment de la charité » (*YO*, p. 197).

² *YO*, p. 23-25. « [...] par moments, [il] avait l'air d'un vieux vagabond, à la fin de sa vie, assis sur la route avec son couteau, mangeant un sandwich » (*YO*, p. 24).

D'autres propos corroborent. Ainsi, la morte a été enterrée à Suarlée, dans l'enclos de sa famille à elle. La narratrice de *Souvenirs pieux* raconte : « Plus de cinquante-trois ans passèrent avant ma première visite à Suarlée ». La visite vient après un passage en Allemagne vaincue et aux musées belges où Bruegel allégorise la mort ou la guerre : « Le bref séjour à Namur fut une diversion ». Au cimetière de Suarlée, l'attention s'adresse d'abord au groupe : « Quoi que je fisse, je n'arrivais pas à établir un rapport entre ces gens étendus là et moi » (*SP*, p. 736). *Ces gens étendus là ?* autant dire *ces gens-là*³. Fernande ne vient qu'après, quand la visiteuse s'inquiète de savoir si la Fraulein qui servit de gouvernante à sa mère a trouvé place auprès d'elle : « J'avais traversé Fernande ; [...] sa tombe ne m'attendrissait pas plus que celle d'une inconnue dont on m'eût par hasard et brièvement raconté la fin » (*ibid.*).

Ces exemples sont loin d'être les seuls⁴, mais ils suffisent. D'autant qu'un temps viendra, où d'autres femmes entreront en jeu pour le rôle maternel. *Le Labyrinthe du monde* s'est en effet construit peu à peu, d'abord en deux volumes, consacrés chacun à l'une des deux lignées, maternelle puis paternelle, et s'achevant tous deux à l'approche d'une naissance : celle de Marguerite. Le troisième volume sera d'un autre cru, si même le veuf y continue ses fougades. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser des maîtresses de Michel de Crayencour. La même chose de celle qu'il épouse sur le tard, sa troisième femme, Fernande n'ayant jamais occupé, et pour peu de temps, que la seconde place. Aucune n'aura remplacé la mère. La plupart paraissent au chapitre, pour Michel, des « Miettes de l'amour ».

Pourtant, l'une d'entre elles au moins mérite qu'on s'y arrête – mais fût-elle à coup sûr sa maîtresse, si même le livre, après avoir dit son incertitude quant à la chose, s'emploie à l'accréditer⁵ ? Dans l'éventail des mères de substitution, la narratrice l'associe curieusement à Fernande, mais aussi à la Tante Marie, sœur de

³ Mais l'équivalence n'est jamais absolue entre deux façons de s'exprimer : l'indication de la position couchée, en s'intercalant dans la tournure déictique, atténue la brutalité de l'expression. Certes, trop commune, elle n'enrichit guère l'évocation des défunts. Reste qu'en cela du moins elle les fait voir davantage, les apparentant quelque peu à ces gisants sculpturaux par rapport auxquels, au contraire, ils sont davantage cachés. Que le motif des gisants sollicite l'invention yourcenarienne, on en a un autre exemple, plus conforme aux modes du temps, dans le XVI^e siècle de *L'Œuvre au Noir* : dans l'église de Bruges, les ancêtres de Wiwine, « couchés en cuivre poli le long des murailles[,] se félicitaient sans doute de la voir si sage » (*ON*, p. 596 ; mes références à l'œuvre vont aux deux volumes de la Pléiade, et pour les *Œuvres romanesques* à l'édition de 1995, mais par le sigle du livre en cause).

⁴ Voir particulièrement sa réponse à M. Galey à propos de son enfance « sans mère » (*YO*, première édition, p. 14).

⁵ Voir *QE*, p. 1269 ; et tout le reste du volume.

Michel. Encore une phrase clef, presque à la fin du troisième volume – presque à la fin de tout :

[...] je n'étais pas la fille de Marie; je n'étais pas non plus la fille de Fernande ; elle était trop lointaine, trop fragile, trop dissipée dans l'oubli. J'étais davantage la fille de Jeanne [...]. (*QE*, p. 1402)

Pourquoi Marie est-elle là ? Marguerite ne l'a jamais connue, puisqu'elle est née un an après sa mort – un an et cinq mois⁶. Tout au plus un couple inconnu, la croisant adolescente dans une allée d'Enghien, lui a-t-il demandé: « N'êtes-vous pas la fille de Marie de Sacy ? »⁷. La ressemblance aussitôt discutée, admise à demi, le récit passe à autre chose. Pourquoi Marie, et pourquoi Jeanne, tout étrangement qu'elle fut à la famille ? Marguerite l'a à peine connue. Elle ne l'a véritablement côtoyée que tout enfant: en 1905, pendant les vacances d'été, à Scheveningue – étaient-ce « quelques semaines », ou « mois »⁸ ? –, ensuite « dans le Midi », où Michel invite Jeanne à « venir passer quelques jours », l'automne de la même année (*QE*, p. 1288 et 1287). Mais bientôt, c'est la brouille, définitive. Jeanne envoie à la petite, par la poste, une poupée: le père – « à peine un père » – « intime péremptoirement de donner cette poupée à la fille du portier » (*QE*, p. 1353). Marguerite revoit Jeanne deux fois⁹ : à huit ans, le temps d'un baiser¹⁰; à vingt ans¹¹, le temps d'une conversation,

⁶ Marie, rappelle *Quoi? L'Éternité* (p. 1222), est morte le 30 janvier 1902. Marguerite est née le 8 juin 1903.

⁷ *QE*, p. 1233, c'est-à-dire au second chapitre du volume ; rappelé, comme on va le voir, p. 1402, c'est-à-dire à l'avant-dernier chapitre, en quoi ils participent des effets de clôture. À noter que si Marie a joué un temps les mères supplétives, ce fut pour Michel Joseph, le demi-frère de Marguerite, le fils de la première épouse (voir *QE*, p. 1219).

⁸ *QE*, p. 1303 et 1337. En 1905? et sans doute 1906 (selon Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar, L'invention d'une vie*, Gallimard, 1990, p. 35). Mais *Quoi? L'Éternité* (p. 1284 et suivantes) ne fait état que d'un seul séjour d'été à Scheveningue. La chronologie est incertaine, l'événement aussi. Dans *Quoi? L'Éternité*, le poème de Michel à Jeanne reproduit p. 1268 y est daté en souscription – mais par qui ? par lui ou par elle ? – de « Scheveningue, automne 1904 » : ou tout a commencé plus tôt, ou le chiffre est inexact, ou la localisation, et dans ce dernier cas le poème peut viser une autre femme ; la conversation de Michel et d'Egon est située « vers 1905 » (p. 1284). Sur cette période de la vie de Marguerite Yourcenar, la source de l'information des biographes est presque exclusivement *Quoi? L'Éternité*. D'où viendrait alors l'idée d'un second séjour en 1905, sinon des propos d'Egon de Vietinghoff à ceux, à celles qui ont pu l'interroger sur ce sujet, à commencer par Marguerite Yourcenar elle-même (voir J. SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 35-36) ?

⁹ Peut-être trois, si l'on compte cette déclaration à Matthieu Galej, jamais reprise ailleurs : « je l'avais d'ailleurs retrouvée et revue brièvement quand j'avais quinze ans » (*YO*, p. 83).

¹⁰ Huit ans, puisque c'est à Bruxelles, chez une autre Jeanne, « ma tante infirme qui fêtait ses quarante-trois ans » (*QE*, p. 1366). Jeanne l'infirme est née le 16 octobre 1868. Quelle que soit l'imprécision – et l'instabilité – des repères temporels chez Marguerite

peut-être de plusieurs. En revanche, Michel, en dépit de la rupture, n'a pas manqué de la proposer en exemple à sa fille. Ainsi, à l'occasion des premiers mensonges de l'enfant : « Jeanne savait que la vérité seule est belle » (*QE*, p. 1365).

Revenons à notre phrase. Apparemment décisif, le court bilan de l'écrivain sur ses mères virtuelles fait partie des évidences premières du texte, ou si l'on préfère, de ses affichages, ou de ses rationalisations. Mais pour la pratique dont je me reconnais, il est d'autres voies du sens, plus secrètes, l'implicite étant à mes yeux le degré le plus discret de l'explicite, et le contexte, immédiat ou non, ce qui permet de l'expliciter. Cette phrase clef, cette phrase à clef de la concurrence des mères, il faut donc avant tout la resituer là où elle surgit. Le père et sa fille sont sur le point de quitter l'abbé Lemire, qui vient de sortir Michel d'un mauvais pas financier. L'abbé pose son pouce sur le front de l'enfant, ou plus exactement de l'adolescente¹², « pour y tracer un signe de croix » (*QE*, p. 1402). Ce qui amène la narratrice à se demander, quelque septante ans plus tard, ce qu'elle était pour l'abbé. Était-ce seulement la fille de Michel ? ou « la nièce de Marie de S***, une sainte » (*ibid.*). On le voit par ces derniers mots, le récit emprunte à ce moment le point de vue de l'abbé : Lemire, comme Marie, comme les Crayencour du Mont-Noir, ont leur première attache à la Flandre française ; il a pu connaître Marie, au moins de réputation. Marguerite Yourcenar, en tout cas, y prête la main, la main qui écrit. Si Marie apparaît ici, c'est grâce à l'abbé. La religiosité en cause ne manque pas d'ambiguïté. Lemire, en effet, a par le passé « filé à Paris avec une gueuse » (*QE*, p. 1398)¹³. Marie « sans doute avait dû détester celui qui pour toute la droite catholique n'était qu'un prêtre schismatique » (*QE*, p. 1402)¹⁴. Quoi qu'il en soit, un brimborion

Yourcenar, qu'elle prenne la peine de préciser l'âge de la tante est une indication au moins approximative.

¹¹ Après avoir cité le poème de Michel, la narratrice mentionne une entrevue « près de vingt ans plus tard » (p. 1269).

¹² Cf. *QE*, p. 1232 et suivantes, où se trouve raconté cet épisode d'Enghien dont je vais dire un mot : « Je venais d'avoir quatorze ans ».

¹³ L'expression est de Mélanie, le factotum, au Mont-Noir, de Noémi, la seule grand-mère vivante, et d'ailleurs honnie – encore une qui a raté le rôle –, avec qui la petite, un temps, fréquenta la messe (voir *QE*, p. 1331).

¹⁴ L'abbé n'en a pas moins fait à la jeune fille, ce jour-là, « l'impression d'une intégrité sans faille » qui amène la narratrice à évoquer, en guise d'équivalent, rien moins que le roi-chevalier et Richard Byrd, l'explorateur de l'Antarctique (*QE*, p. 1399). Ce curieux rapprochement intéresse notre propos. Le roi des Belges y est célébré, non pour sa royauté, mais pour son « visage vêtu d'humilité », expression qu'on nous dit empruntée à Dante et donc à une divine comédie, le commentaire qui suit précisant que « l'humilité [...] est plus qu'un vêtement », lequel, comme on sait, ne fait pas le moine (p. 1400). De même, à l'amiral Byrd, en « ascétique retraite dans l'Antarctique », est attribuée « cette vision de l'absolu et de l'illimité qui n'apparaît que quand tout le reste a été vécu et

de transcendance trouve à se faufiler dans ce contexte provocant, lié à la quête de filiation¹⁵. Aidé il est vrai d'une coïncidence : « C'était justement l'année où, dans les bois d'Enghien, un monsieur et une dame inconnus avaient cru reconnaître en moi une fille de Marie » (*ibid.*). Ce qui nous reporte au contexte lointain où est racontée cette rencontre, au chapitre, second du volume, intitulé « *Nécromantia* ». Marie y est notamment créditée, lors d'une retraite dans un couvent, d'avoir prévu qu'elle mourrait de mort violente, et offert sa vie au premier titre pour ses enfants¹⁶. Elle mourra en effet d'une balle perdue, marchant, un enfant à chaque main – un petit garçon et une petite fille –, vers « la lisière des bois » où passent, « préhistoriques dans la brume », des sangliers¹⁷, les complaisances mythiques du récit important à notre propos¹⁸.

Un autre épisode de la vie de Marguerite vaut d'être rappelé, puisqu'il l'est dans *Quoi? L'Éternité*. La narratrice y commente une photo de Scheveningue où l'on peut voir une jeune femme marchant vers la mer, un très jeune enfant à chaque main – un petit garçon et une petite fille :

[...] les photographies roussâtres sont floues : je ne saurai jamais si cette jupe blanche et cette main secourable n'étaient pas celles de ma bonne. C'est peut-être parce que je veux que cette promenade ait été

franchi », comparable en cela, *mutatis mutandis*, à « Maître Eckhart », le mystique allemand (p. 1401). La connotation religieuse n'est pas absente.

¹⁵ J'emploie *brimborion*, si même le terme (dérivé pourtant de *bréviaire*) convient mieux à un objet qu'à un signe, parce que Marguerite Yourcenar l'emploie, dans *Souvenirs pieux*, et à propos de la croix d'ivoire qui surmontait son berceau, « pieux bibelot », « bondieuserie de luxe », « que par une suite de hasards presque dérisoires je possède encore », mais qui l'amène à célébrer, avec l'intensité du mythe, « cette grande masse de vie intelligente, issue d'une dynastie qui remonte au moins jusqu'au début du Pléistocène » dont ce morceau d'ivoire est issu (*SP*, p. 723). Quiconque a lu le passage de « l'occultation des reliques » (p. 745-748) et d'ailleurs l'évocation d'un reliquaire familial et la présentation d'une relique inefficace à Fernande mourante (p. 729-730) sera sensible à cette coïncidence.

¹⁶ Elle écrit en effet, comme résolution de retraite : « j'offre à Dieu le sacrifice de ma vie pour le salut de ceux qui me sont chers » (*QE*, p. 1221). Le commentaire de la narratrice fait toujours état des « personnes chères à Marie », mais quand il les détaille c'est d'abord pour parler du petit garçon et de la petite fille dont elle « tenait les petites mains le jour de l'accident » (p. 1229), Paul, le mari, ne venant qu'après.

¹⁷ *QE*, p. 1223. Cette scène, et surtout le commentaire que M. Yourcenar lui applique, pourrait bien relever de « la part de l'ombre », ou du moins d'une vulnérabilité au parapsychologique (voir M. DELCROIX, « Illuminations », *Bulletin de la SIEY*, n° 17, p. 143-145).

¹⁸ On y lit en effet : « Il y a du fantastique dans toute rencontre avec la nature sauvage », et le passage de la harde est dit « appartenir à un autre temps du monde, où l'homme en présence des bêtes pressent encore l'existence des dieux » (*QE*, p. 1223).

[...] une espèce d'adoption, que j'ai préféré imaginer ce beau visage penché sur moi [...]. (QE, p. 1273)

C'est le visage de Jeanne, bien sûr, et il n'est pas insignifiant qu'elle soit en blanc¹⁹. Il faut savoir que l'imprécision de la photographie s'exerce ici aux dépens d'une autre figure maternelle, ancillaire celle-là, la bonne en question s'occupant de la petite Marguerite depuis sa naissance : « Barbara ne fit pas que remplacer pour moi la mère jusqu'à l'âge de sept ans ; elle fut la mère [...] mon premier déchirement ne fut pas la mort de Fernande, mais le départ de ma bonne » (SP, p. 744). Un autre passage incite à penser que Barbe fut mère, si j'ose dire, par le corps, couvrant le corps de l'enfant de « chauds baisers qui en dessinaient les contours [pour elle-même, lui] donnant pour ainsi dire une forme » (QE, p. 1341). Jeanne, dans la scène de Scheveningue, est mère par la main, qui est encore le corps, et par l'adoption, qui est l'esprit. Mais l'esprit et le corps sont inséparables pour Marguerite Yourcenar. Quand la petite revoit Jeanne, à huit ans, la jeune femme lui tend les bras :

Je m'y jetai avec joie. Son baiser, venu à la fois de l'âme[,] du cœur et du corps, me rendit aussitôt l'intimité facile d'autrefois [...] ²⁰.

L'image de Jeanne marchant vers la mer, celle de Marie marchant vers la forêt, chacune tenant par la main un petit garçon et une petite fille, sont pour une part superposables : deux figures maternelles s'avancent vers un élément naturel suggestif de mythe. Rien d'étonnant qu'une phrase synthèse les conjoigne, fût-ce pour écarter l'une et adopter l'autre. Dira-t-on que Fernande reste en dehors de tout cela, elle qui n'aura jamais l'occasion de tenir deux enfants par la main ? N'empêche que dans notre phrase serrure, elle est médiane,

¹⁹ On comprend qu'une lecture psychanalytique de l'œuvre, comme celle, récente, de Pascale Doré, parle de « déni maternel » à l'égard de Fernande et présente Jeanne comme figure d'autant plus compensatrice que, idéale, elle ne risque pas de remplacer véritablement la morte (Pascale DORÉ, *Yourcenar ou le féminin insoutenable*, Genève, Droz, 1999). On parlait déjà, cinq ans plus tôt, à propos des récits de rêves de l'écrivain, d'un « évitement du féminin » (Josette PACALY « *Les Songes et les Sorts*, préface et « dossier », dans *Marguerite Yourcenar / Aux frontières du texte*, Roman 20-50, 1995 p. 40). La première biographe était plus radicale encore : Marguerite Yourcenar est « une "fille à père" », hostile à toutes « les mères – ou futures mères », et « ce n'est pas l'absence de sa propre mère qui fonde son manque d'intérêt pour les figures maternelles » (Josyane SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 262). Tout récemment, même Anne-Yvonne Julien, peu suspecte de complaisance excessive à l'égard du freudisme, identifie une image maternelle dans la chatte assassinée de « La Mare maudite », un de ses rêves les plus noirs (Anne-Yvonne JULIEN, *Marguerite Yourcenar ou la signature de l'arbre*, PUF, 2002, p. 108-109).

²⁰ QE, p. 1367 ; la virgule ajoutée faisait partie de l'édition originale.

chaînon obligé du questionnement de maternité. Or c'est elle la première, du moins pour le lecteur du *Labyrinthe du monde*, qui a cadennassé la maternité dans la mort. Dans la chronologie réelle, Marie est morte avant elle ; non dans celle du récit. Jeanne, jusqu'ici, échappe, mais elle aura son tour. Au moment de la brouille avec Michel, elle est encore merveilleusement vivante, marchant « de son pas vif et léger » (*QE*, p. 1326). C'est pourtant déjà une statue qui marche, un envol pétrifié. La scène s'est déroulée au Louvre, d'abord au pied de la Vénus de Milo. Mortellement insultée par son amant supposé, elle a retraversé les couloirs du musée, « sa longue jaquette et sa longue jupe » rappelant à Michel « le libre drapé des marbres autour d'elle » (*ibid.*). « Sœur de Vénus », dit laconiquement le récit, « sœur de la Victoire » – avec majuscule : celle de Samothrace, bien sûr, qui ouvre ses ailes au sommet du monumental escalier Daru (*ibid.*). Tout comme à Scheveningue, quand le point de vue adopté était celui de l'enfant : « Il semble à la petite que la longue jupe et la longue écharpe blanches palpitent au vent comme des ailes » (*QE*, p. 1273). Michel ne la reverra plus. Quand Marguerite la revoit pour la dernière fois, en 1926, Jeanne a déjà « les joues grises ». Viendront ensuite les « Sept poèmes pour Isolde morte », datés par l'auteur de 1927, et qui ne retrouvent qu'une tombe : « Je n'ai su qu'hésiter ; il fallait accourir », « J'arrive juste à temps pour vous perdre à jamais »²¹. En 1929, ce sera « En mémoire de Diotime » : le « tombeau » de Jeanne.

Sœur de Vénus, sœur de la Victoire, drapée comme un marbre, Jeanne l'amante se voit dotée d'un corps de divinité antique. Mais on ne nous laisse pas ignorer sa formation protestante, ni que sa liaison la plus ferme est à Dieu. Dieu, elle « en parle peu, mais on sent qu'elle le respire et l'exhale comme l'air même de sa vie » – corps et esprit (*QE*, p. 1276). L'importance du sacré est sans doute plus discutable pour Fernande, si même aux approches de la mort elle a demandé qu'on lui porte les reliques de l'église des Carmes²². À la dernière extrémité, sa piété de bonne manière a du moins une occasion de se

²¹ Le premier vers au poème III, le second au poème II. Les « Sept poèmes pour Isolde morte » paraissent dans *Le Manuscrit autographe* en 1930. À différentes modifications près, de nombre, d'ordre et de contenu, ils formeront dans *Les Charités d'Alcippe*, en 1956, « Cinq sonnets pour les morts » (titre corrigé fautivement sur certains exemplaires en « pour mort » et plus justement sur d'autres en « pour une morte »), et en 1984, « Sept poèmes pour une morte ».

²² « Rebellée » contre un « milieu pieux » (*SP*, p. 709) aux enseignements religieux peu cohérents (voir *SP*, p. 717), « la prière lui [est] un recours » pendant sa grossesse (*SP*, p. 719) et elle voue pour sept ans son enfant au bleu virginal « par une manifestation typique de sa piété, que M. de C*** trouvait selon les jours niaise ou touchante » (*SP*, p. 722).

manifeste, à propos de sa fille précisément: « Si la petite a jamais envie de se faire religieuse, qu'on ne l'en empêche pas » (p. 735). Perspective relayée par la tante infirme et par la dévouée Fraulein. Mais c'est précisément devant cette suggestion que, l'enfant, quelques années plus tard, se rebiffe :

J'avais l'imperceptible recul du chien qui détourne le cou quand on lui présente un collier [...] De quoi se mêlaient tous *ces gens-là* ? (*ibid.*)²³

Mais le commentaire qui suit ne laisse pas de surprendre: en formulant ce souhait,

Fernande tâchait d'entrebâiller pour la petite fille la seule porte, connue d'elle, qui menât [...] vers la seule transcendance dont elle sût le nom. Il m'arrive de me dire que, tardivement, et à ma manière, je suis entrée en religion, et que le désir de Mme de C*** s'est réalisé d'une façon que sans doute elle n'eût ni approuvée ni comprise. (p. 736)

Nous n'examinerons pas ici, faute de temps, si cette entrée en religion désigne la vocation littéraire plus que la compassion bouddhique²⁴. Marguerite Yourcenar n'est pas suspecte de complaisance pour les religions consacrées. Si déni il y a, dans le passage qui nous occupe, un lien s'y inscrit, qu'aucun correctif ne peut effacer tout à fait. On peut d'ailleurs en évoquer d'autres. Après les superpositions d'images, les superpositions de mots.

J'ai dit ailleurs²⁵ ce qu'avait de curieux la coïncidence, entre les trois femmes cette fois, d'un lieu commun humblement moral, qui ne devient religieux que par son contexte: la persévérance à *faire de son mieux*. C'est précisément sur le *Souvenir pieux* de Fernande qu'apparaît la première occurrence de la formule, choisie par le père au dire de la fille : « Elle a toujours essayé de faire de son mieux » (*SP*, p. 742). La seconde survient dans la pensée de Marie en retraite : « Il suffit qu'elle fasse de son mieux » (*QE*, p. 1221). La troisième revient à Jeanne, quand Egon, son mari, l'insulte mortellement lui aussi: elle a

²³ J'inverse les deux phrases et je souligne.

²⁴ *Tardivement* ferait opter pour la seconde, si d'autres déclarations de l'écrivain ne remettaient la chose en question. Voir par exemple, pour expliquer son pseudonyme : « les gens qui entrent en religion changent de nom » (second entretien avec Françoise FAUCHER, inédit ; p. 38 de la dactylographie établie par Yvon BERNIER). Voir aussi l'entretien avec Paul Guth, où c'est lui qui parle, mais prétend refléter ses dires : « Elle a jeté ce voile sur [son nom] pour se libérer : "... comme on prend un nom en entrant en religion" » (Paul GUTH, « Avec Marguerite Yourcenar à Paris », dans *Portrait d'une voix*, Gallimard, 2002, p. 42)

²⁵ Dans une communication de Mendoza. Voir R. POIGNAULT et Bl. ARANCIBIA (éd.), *Lectures transversales de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, mai 1997, p. 133-142.

pourtant « essayé de faire de son mieux » (*QE*, p. 1320). Dans ce dernier cas, rien de religieux dans le contexte immédiat. Mais peu après, Egon revient près de Jeanne, demande à se coucher près d'elle, pour essayer de dormir. À la lumière de la lampe, elle le voit nu, le dos marqué d'ecchymoses, le haut des bras « couvert de meurtrissures » (p. 1322). Les coups viennent de ses noires amours avec un mauvais garçon. Toujours pas de connotations religieuses. D'autres nuits pourtant, antérieures il est vrai, ce corps dénudé et souffrant a trahi sa ressemblance, « les bras en croix laissant pendre de chaque côté du lit les longues mains » (p. 1309). « L'homme des douleurs », a pensé Jeanne, « gênée pourtant par ce terme qui paraîtrait sacrilège à ses amis catholiques » (*ibid.*)²⁶. Les trois mères à nouveau conjointes, reste à rappeler que Marguerite faisait volontiers sienne la devise des frères Van Eyck, « Als ik kan » – celle-là même qu'elle plaçait comme un chiffre au terme de *L'Œuvre au Noir*. *Als ik kan* n'est pas une énigme en Flandre française, où on la traduirait sans doute par : « Comme je puis », ou : « Si je peux ». En 1971, elle est interrogée pour le journal *La Croix* par Jean-Claude Texier, qui lui demande « une maxime qui puisse résumer [son] œuvre et [sa] vie ». Elle répond : « la fameuse devise des frères Van Eyck : “ Ce que je peux ” ». Et elle ajoute : « Cela veut dire : faisons de notre mieux »²⁷.

D'un auteur réputé froid, la charge d'émotion propre à *Quoi ? L'Éternité* a de quoi remuer. Il est temps de revenir à la forme même de la récusation de Fernande : « je n'étais pas [...] la fille de Fernande ; elle était trop lointaine, trop fragile, trop dissipée dans l'oubli ». Marie, on s'en souvient, n'a eu droit qu'à une simple négation : « je n'étais pas la fille de Marie ». Pour Fernande, trois arguments s'ajoutent, trois de trop, qui n'en sont guère, ou n'en font qu'un. De ces trois séquences attributives, les deux premières ont même quantité syllabique, même construction parcimonieuse : elles font système, que la troisième prolonge ; elle s'en distingue néanmoins par une articulation syntaxique qui lui donne un apaisement de

²⁶ Encore une fois, l'image christique n'implique pas l'adhésion chrétienne. Marguerite Yourcenar, en 1934 – ou peut-être bien plus tôt, puisqu'elle publie alors, sous le titre « D'après Rembrandt », un extrait d'un projet de roman de sa vingtième année – arrête son premier Nathanaël devant un Christ crucifié : « [...] ce ne pouvait être un Dieu. C'était un homme, et tous les hommes. Nathanaël, ce jour-là, apprit à voir dans chaque homme un charpentier crucifié » (*MCA*, p. 173). De ce face-à-face avec le Christ, pas de trace dans *Un homme obscur*. Mais bien dans *Quoi ? L'Éternité*.

²⁷ Marguerite Yourcenar sait très bien que sa traduction est approximative, et dès lors significative. « Cela veut dire » n'est pas « cela dit », l'intention concurrençant le fait. Qu'elle considère la formule comme très humble est attesté par le commentaire qu'elle en fait, au début du *Labyrinthe du monde* (*SP*, p. 742 : « phrase [...] condescendante »), et dans *Archives du Nord* (*AN*, p. 1173 : un « douteux éloge »).

clausule, mais c'est par une manière de redondance, l'effet préluant à la cause, la dissipation à l'oubli. La distance, la fragilité, l'oubli, pour une fois c'est la même chose: marqués tous trois par le même degré excessif, leur enchaînement doit être ressenti comme une surcharge, une manière d'acharnement, dont l'effet le plus sûr est d'émouvoir la froideur du constat. La répétition de l'adverbe se fait pesante : trop de trop, pour ne pas dire le manque. Quant aux notions introduites : la distance pourrait encore relever des réalités objectives, à condition de n'être que temporelle ; la fragilité, au contraire, ébauche une féminité pour celle qu'elle menace, voire même une grâce ; l'oubli met en cause ceux qui oublient, celle qui parle ; dire Fernande « dissipée dans l'oubli » implique qu'elle ne l'a pas toujours été, qu'elle a eu forme, avant d'être brouillard. On pense au Baudelaire d'« Obsession », à sa vision du vide, qui peu à peu prend chair : « Car je cherche le vide, et le noir, et le nu ». De sorte que lorsque l'esprit de série reprend ses droits, en vient à Jeanne pour rompre avec la répétition du refus, quelque chose de Fernande, voire même de Marie, subsiste : « J'étais davantage la fille de Jeanne ». *D'avantage*, en effet, n'est pas *seulement*. Et après tout, c'est Fernande qui a souhaité, si elle mourait, que Jeanne la remplace ; et réciproquement. C'est en tout cas, en plus mesuré, ce que Jeanne écrit à Michel, quand elle apprend la mort de Fernande : enceintes toutes deux, « nous nous sommes promis réciproquement, au cas où un accident nous arriverait, de veiller sur nos enfants » (*QE*, p. 1236). En plus mesuré, car elle continue : « Il serait vain et prétentieux de me proposer pour tenir auprès de la petite la place d'une mère » (*ibid.*)²⁸.

C'est peut-être le moment de rappeler qu'au premier chapitre de *Souvenirs pieux*, devant la tombe de Suarlée, la narratrice a tenu un autre discours, où la question des origines s'achève sur la reconnaissance du sein maternel, mais commence par un sombre en deçà de la vie qui soit en même temps son au-delà :

Quelles que soient nos hypothèses sur l'étrange zone d'ombre d'où nous sommes sortis, et où nous rentrons, il est toujours mauvais d'éliminer de notre esprit les données simples, les évidences banales [...]. J'étais la fille de Fernande. (p. 740)

²⁸ C'est d'ailleurs ce que rappelle la suite de notre phrase énigme, en escamotant toutefois que la promesse fut réciproque et son accomplissement conditionné par l'« accident » : « J'étais davantage la fille de Jeanne, de celle qui s'était promis de veiller sur moi dès ma naissance [...] » (*QE*, p. 1402). Ajoutons qu'il n'est pas sans intérêt que la narratrice de *Quoi ? L'Éternité* ait voulu, sur base d'un effondrement des résultats scolaires de Fernande à l'arrivée de Jeanne chez les dames du Sacré-Cœur, que des liens plus étroits encore se soient noués entre les deux jeunes filles, charnels peut-être, et en tout cas religieux (voir *QE*, p. 894-897).

Renies ou adoptées, reniée ici ou reconnue là, Marie, Jeanne et Fernande n'en sont pas moins apparentées en profondeur : sœurs par le sacré, et sœurs par la mort. Tel est le choix sous-jacent de cette généalogie élective. Nourrie du lait de la mort – du nom de cette nouvelle orientale où la jeune mère emmurée vive continue même morte d'alimenter son enfant par la brèche aménagée à cet effet entre les pierres –, la filiation compensatoire sous-tend le déroulement du *Labyrinthe du monde*. Son plus haut degré de transcendance est à chercher sans doute dans un passage de *Quoi ? L'Éternité* qui malmène quelque peu une autre Marie. Évoquant au chapitre des « Miettes de l'enfance » le seul *Ave Maria* dont elle se souviennent, celui qu'elle récitait au coucher, la narratrice dit l'avoir répété bien des fois sous d'autres formes :

« Je vous salue, Kwannon pleine de grâces, qui écoutez couler les larmes des êtres. » « Je vous salue, Shechinah, bienveillance divine » [...]. (p. 1331)

Mais pour conclure :

Il est beau d'espérer que sous une forme ou sous une autre, que la plupart des religions ont choisie féminine, comme Marie, ou androgyne, comme Kwannon, la douceur et la compassion nous accompagneront, peut-être invisiblement, à l'heure de notre mort²⁹.

Ainsi s'achève notre exploration partielle, dans *Le Labyrinthe du monde*, de ce qu'il faut bien appeler la maternité morbide, et qu'il faudrait compléter par l'examen du motif de l'enfant dénaturé. Mais ne peut-on approcher les choses autrement ? Tout autre, en effet, est la leçon de l'extrait que je vous ai fait lire au seuil de cet exposé, ce qui implique que la vision noire a peut-être été le destin de Marguerite Yourcenar, mais qu'elle n'était pas nécessairement sa fatalité. Il s'agit du récit d'un rêve, emprunté au recueil intitulé *Les Songes et les Sorts* et donc publié en 1938, le rêve en cause s'intitulant lui-même « L'Eau Bleue ». Le terme de *mer* – trop équivoque ? – y est évité, au profit de celui d'*océan* ou, comme dans le titre, de la dénomination la plus neutre : *l'eau*. Mais on y mentionne des *houles*, une *sensation*

²⁹ *QE*, p. 1331. Je prends la liberté d'ajouter la dernière virgule. Sur la prégnance de Marie dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, voir particulièrement la nouvelle orientale intitulée « Notre-Dame-des-Hirondelles » et plus encore, dans *L'Œuvre au Noir*, la fin du prier de Cordeliers, avec pour une analyse plus complète, mes articles « Leçon de style » dans *Regards belges sur Marguerite Yourcenar*, Bulletin du CIDMY, n° 5, décembre 1993, p. 119-123, et avec Marie-Jeanne PIOZZA DONATI, « La Théologie du prier », *Le Sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1993, particulièrement p. 220-222 et 228-231.

*marine*³⁰. La couleur bleue, en revanche, est partout. Marguerite Yourcenar y voit « une vision béatifique de l'amour », dont la « froideur immaculée écarte jusqu'au soupçon d'un symbolisme sexuel » (*EM*, p. 1559). J'y verrais plutôt, certes marquée par le *bonheur*, ou mieux par la *joie* – ces deux mots y étant par deux fois prononcés, et pour le premier, davantage – et mieux encore par un *bonheur parfait* et par une *joie physique* – ces deux adjectifs faisant partie du lot (*ibid.*) –, une lévitation amniotique, depuis l'équilibre au sein des *profondeurs* jusqu'à l'émergence, « les yeux clos encore, mais prêts à s'ouvrir sur le dôme blanc du ciel » (*SS*, p. 1560). Mais ni Marguerite Yourcenar, a fortiori ni votre serviteur, ne sont des psychanalystes. Me permettra-t-on de terminer par un souhait : qu'on ne simplifie pas Marguerite Yourcenar.

³⁰ À côté, avouons-le, d'une « piscine bleue » (*SS*, p. 1559).